

CHRONIQUE MÉDICALE

La couvade

Une revue littéraire a publié dernièrement un article sur une coutume ancienne, qui est bien la chose la plus drôle qu'on puisse imaginer. On pourrait douter de sa réalité, si des documents indiscutables et les récits de nombreux explorateurs n'en garantissaient l'authenticité. Je veux parler de la couvade.

Beaucoup de nos lecteurs ignorant la signification de ce terme, je vais les renseigner, en empruntant à la *Gazette médicale de Paris* la définition en vers qu'a donnée à la fin du siècle dernier le médecin Sacombe dans sa *Luciniade* :

En Amérique, en Corse et chez l'Ibérien,
En France, même encore chez le Venarisien,
Au pays navarrois, lorsqu'une femme accouche
L'épouse sort du lit et le mari se couche;
Et quoiqu'il soit très sain et d'esprit et de

Corps
Contre un mal qu'il n'a pas l'art unit ses efforts
On le met au régime, et notre faux malade
Soigné par l'accouchée, en son lit fait couvade
On ferme avec grand soin portes, volets, r

deux
Immobile, on l'oblige à rester sur le dos.
Pour étouffer son lait qui gêné dans sa course
Pouvait en l'étouffant, remonter vers sa source
Un mari dans sa couche, au médecin soumis
Reçoit, en cet état, parents, voisins, amis,
Qui viennent l'exhorter à prendre patience,
Et font des vœux au ciel pour sa convalescence

Le mot couvade vient de ce que le mari, dans cette situation ridicule couché auprès de l'enfant, semble le couvrir comme l'oiseau fait de ses oeufs.

La couvade semble avoir existé de la plus haute antiquité; les écrivains grecs et romains en parlent clairement.

Pouhli même, c'est le silence dans lequel les assertions du curé de Sarzeau.

Pour en revenir à la révélation de l'anémoi, non pas précisément tout le diocèse et surtout M. le doyen. Comme dans la

A la fin du treizième siècle, Marco Polo a constaté une coutume pareille chez les habitants du Turkestan chinois. Les maris de la petite Boukharie se mettent au lit pendant les quarante jours qui suivent l'accouchement de leur femme.

Dans l'Amérique du Sud, la couvade était très répandue et n'a pas encore disparu. On lit dans l'ouvrage de l'abbé Brasseur de Burbourg sur l'Atlantide : « En Cantabrie, les femmes accouchaient en plein champ et c'était le mari qui se mettait au lit comme s'il avait eu le mal d'enfants, et les femmes le soignaient. C'est exactement ce qui se pratiquait dans plusieurs des régions de l'Amérique, dans le Yucatan, et notamment chez les Carès du Copau et de Chiquimola.

La Harpe, dans son abrégé de l'Encyclopédie des voyages raconte qu'au Brésil, il existait une tribu indienne qui avait adopté le même usage. Quand la femme était délivrée, elle suspendait l'enfant à son cou dans une écharpe blanche de coton et reprenait bientôt ses travaux ordinaires, tandis que le mari se couchait dans la hutte, pour recevoir les félicitations des amis et des voisins.

D'autres auteurs et explorateurs ont observé des faits semblables chez différentes peuplades de l'Amérique du sud.

Letourneau, dans l'évolution du mariage et de la famille, raconte qu'un Russe lui a assuré que la couvade était encore en usage en Russie dans les provinces baltiques. Le mari se met au lit, pousse des gémissements et les voisins et amis viennent lui rendre visite.

On assure que la couvade existe encore à l'heure actuelle dans notre pays, en Béarn. MM. Beauregard et Hervé l'ont affirmé, comme on peut le voir dans les bulletins de la Société d'anthropologie du 2 novembre 1882. M. de Quatrefages, dans ses *Souvenirs d'un naturaliste*, donne le même renseignement.

Voilà certes une bien étrange coutume, et il est assez difficile d'en donner une explication satisfaisante.

Faut-il y voir un reste de la dépendance absolue où la femme se trouvait autrefois vis-à-vis de l'homme son seigneur et maître?

La femme étant un être inférieur, l'homme voulait-il par ce simulacre s'attribuer tout l'honneur de la perpétuation de la famille, de la race ?

Ce n'est évidemment pas pour défendre l'enfant, puisque partout où le couvade existait, le père restait au lit, tandis que la mère s'en allait

important l'enfant dont elle avait seule la charge.

Enfin on a voulu y voir une prise de possession par le père, de son enfant, dès la naissance.

L'homme affirme par là ses droits de paternité. Ce serait alors comme le dit Giraud-Teulon dans son origine du mariage, un symbole d'adoption par lequel le père est en quelque sorte investi de droits égaux à ceux de la mère. Coutume purement allégorique, alors, mais en tout cas singulièrement ridicule.

Docteur AVOLU.

communs, la science

quelles qui seraient naturellement partagés entre « le barnum » et les pauvres. M. le curé repoussa ces offres qu'il considérait justement incompatibles avec sa dignité et ne voulut point priver les aubergistes de Sarzeau des aubaines inattendues que leur attiraient les excursions de quelques touristes.

C'était en vain, hélas ! que notre pauvre curé avait escompté l'avenir. L'Amérique et l'Angleterre indifférentes restèrent sourdes ; aucune association ne fut entamée par les cabinets européens pour acquérir la baignoire de *Parmi du peuple*.

Il fallut bien déchanter et revenir de ses illusions. La déception fut grande ! Peu à peu toute offre cessant et le silence menaçant de se faire à jamais autour du trésor dédaigné, la paroisse de Sarzeau, qui avait déjà vu tour à tour s'évanouir la fumée sa basilique, ses vastes asiles, ses superbes établissements scolaires, risquait fort de ne retirer aucun avantage du trésor si longtemps enfoui au presbytère et qu'un heureux hasard avait seul exhumé.

Revenu de son beau voyage au pays des rêves et rendu à la réalité, le curé de Sarzeau consentit enfin à accepter les propositions du Musée Grévin. La somme est encore assez importante et le prix de la baignoire servira à faire reconstruire en partie l'école des petites filles du bourg de Sarzeau. En effet les administrateurs du Musée Grévin, qui n'auraient jamais consenti à payer à un industriel ou à un marchand de curiosités 5,000 francs l'objet historique en question, n'ont pas hésité, paraît-il, à verser entre les mains du vénérable ecclésiastique une somme dont ils connaissaient d'avance le charitable emploi. Ainsi ils auront fait une bonne action et peut-être une belle affaire.

La baignoire où le conventionnel Marat fut assassiné le 13 juillet 1793, par l'héroïque Charlotte Corday, est en cuivre de couleur fauve presque noire ; elle a la forme d'un sabot et bien telle que la représentent les gravures de l'époque et telle que le savant M. Cousin l'a décrite.

Une sorte de tabouret en cuivre est appliqué au fond de la baignoire, ce qui permettait de rester assis et d'écrire facilement.

C'est sous cet escabeau que se plaçait l'appareil pour faire chauffer le bain. Le temps, on peut le dire, a singulièrement gravé son empreinte sur ce bronze

abla le sommeil du paisible presbytère. Dans que le Musée Tussaud, au nom du gouverneur, cinquante mille francs, en échange de la fameuse abbaye voyait déjà la paroisse de Sarzeau devenue son cher doyenné convoité par tous ses confrères. Les écoles, des asiles et faisait élever une imposition nouvelle de *Sainte-Charlotte-de-la-Délivrande*. Au, célèbre seulement jusqu'ici pour avoir donné mortel de *Gil Blas*, allait devenir un nouveau

pieusement ambitieux ne se réalisait point, le timbré de Londres et les propositions mirifiques lancées par le *Figaro* n'affluaient point au presbytère. Elles furent repoussées avec dédain ; le Musée Grévin, le valet, évin n'obtinrent que des réponses hautes et

autour de la baignoire fut loin de nuire aux habitants, pendant la belle saison, on vint en pèlerinage de la Révolution. Un beau jour, un industriel se mit à colporter et de promener en France, à frais d'entretien, un objet si précieux et si intéressant, promettant de réaliser ainsi d'importants bénéfices